



## Je ne parle pas la langue de mon père

*Entretien de D.L.B. avec Leïla Sebbar*

Ed. Julliard 2003

« Quelques dates utiles qui permettront de ne pas se perdre dans les méandres de la mémoire.

Mon père est né en 1913 à Ténès.

De 1932 à 1935, il étudie à l'école normale d'instituteurs de Bouzaréah, à Alger, où il rencontre Mouloud Feraoun, assassiné en 1962 par l'OAS.

Il sera instituteur et directeur d'école :

de 1935 à 1940, à El-Bjord

de 1940 à 1945, à Aflou

de 1945 à 1947, à Mascara

de 1947 à 1955, à Hennaya, près de Tlemcen

de 1955 à 1960, à Blida (en 1957, il est incarcéré à Orléansville ; Maurice Audin est assassiné la même année, par l'armée française)

de 1960 à 1965, à Alger, au Clos-Salembier.

Il quitte l'Algérie pour Nice, avec ma mère, en 1968.

Il meurt en 1997.

Je ne parle pas la langue de mon père. »

## À CIEL OUVERT

Après avoir lu l'avant-texte du livre de Leïla Sebbar *Je ne parle pas la langue de mon père*, qui se compose de quelques repères biographiques et qui situe l'existence d'un homme dans son parcours d'instituteur sur le territoire de l'Algérie d'abord colonisée puis indépendante, je suis entrée à l'intérieur du livre sans précisément suivre l'ordre rigoureux des pages ou celui du récit. J'avais envie d'entrer dans la langue d'écriture qui n'est pas celle du père, sans m'entourer de points de repères justement.

La première phrase que j'ai rencontrée introduisait le chapitre 4 et en faisant défiler les mots sous mes yeux j'ai commis une erreur. Lors d'un échange téléphonique Leïla Sebbar m'avait dit que ce livre aurait pu s'intituler « L'étranger bien-aimé ». Cela m'éclairait sur le fait qu'il s'agissait de mettre à jour tout ce que l'écriture devait au père, tout ce que son silence avait enfanté dans le corps du verbe. J'entendais la résonance du mot « étranger » comme étant à l'origine du désir d'écrire.

Et pourtant je suis entrée dans ce livre en me trompant. Imaginais-je qu'il était question de la nostalgie d'une terre, d'un peuple ou bien d'une enfance heureuse ? Peut-être la lectrice critique que je suis aurait-elle aimé qu'il porte encore un autre titre comme celui-ci : « Je ne parle pas la langue de mon peuple ». Car il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir dire « mon peuple » tant cette notion réclame de symboles d'appartenance et frôle le sacré au travers du langage lui-même. Mais toutes les enfances algériennes des jeunes Français d'Algérie vécues durant la colonisation ont été, on le sait, en rupture avec la réalité que vivait le peuple algérien qui existait entre deux langues, deux terres, deux destins inconciliables.

Je suis donc entrée dans ce livre en me trompant parce

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

que celle ou celui qui écrit ou qui crée n'appartient pas. Etrangère, étranger, ils inventent une autre demeure au seuil d'un autre monde où d'autres solitudes d'enfance gravitent comme des météores. D'où nous vient donc cette illusion ou ce désir d'un peuple au sein duquel nous nous sentirions solidaires ?

« Mon père ne m'a pas appris la langue des femmes de son peuple.

Si je revenais, dans le village près de Tlemcen, je ne saurais parler ni aux vieilles, ni aux jeunes avec leurs mots, je serais l'étrangère indiscreète à qui on ne dit pas la vérité. »

★ : En lisant cette phrase qui est l'intitulé du 4<sup>ème</sup> chapitre de ton livre *Je ne parle pas la langue de mon père*, j'ai commis une erreur et j'ai lu : « Mon père ne m'a pas appris la langue des femmes de mon peuple ». N'aurais-tu pas pu écrire cela ?

L.S. : Je n'ai jamais dit ça parce que si je peux parler des femmes du peuple de mon père, si je peux parler du peuple de mon père, je ne peux pas parler de mon peuple. L'Algérie n'est pas mon peuple et la France n'est pas mon peuple. Je ne peux pas dire que j'ai un peuple. Lorsque je dis les miens, il s'agit de ma famille, de mes proches, c'est tout. Et encore, je ne m'exprime jamais comme cela. On peut dire « les miens » lorsque l'on a une appartenance à une communauté, à une famille élargie, à un clan, à une tribu. Je n'appartiens pas.

À CIEL OUVERT

★ : Et si tu n'appartiens pas, est-ce à cause de cette absence de langue, au moins en partie ?

L.S. : Je ne crois pas que ce soit simplement à cause de cette absence de langue, parce que si j'avais été bilingue, je n'aurais pas été davantage d'un peuple ou d'un autre. Je peux dire que la France est mon pays, et que l'Algérie est mon pays. Pour des raisons probablement différentes. La France est mon pays de vie, l'Algérie est mon pays d'enfance, c'est le croisement des deux qui fait mon inspiration. S'il n'y avait pas de Maghreb en France je n'écrirais pas, et si je vivais en Algérie sans les étrangers je n'écrirais pas.

C'est parce que je ne parle pas la langue de mon père que je suis dans l'écriture. Mon exil est l'exil de la langue du père. J'écris parce que je suis en exil de la langue du père. Est-ce que je peux dire que je suis aussi en exil géographique d'un pays, puisque lorsque j'ai quitté l'Algérie elle était la France politiquement, et que je suis venue vivre en France qui est le pays de ma mère et qui est un pays que je connais ? Je travaille dans ma langue, j'ai des enfants dans ma langue, et si j'ai pu écrire ce livre maintenant c'est parce que j'ai compris qu'il s'agit de l'exil de la langue du père, et que cet exil est premier, fondamental et irrémédiable.

★ : Oui, irrémédiable dans le sens où ton père ne t'a pas transmis sa langue. Il ne s'agit pas pour toi d'apprendre l'arabe évidemment ?

L.S. : Non bien sûr qu'il ne s'agit pas de cela. Je suis fille d'instituteur et je sais que tout s'apprend. Je n'ai jamais voulu apprendre l'arabe parce que c'est le fait que la langue soit

## JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

inconnue qui fait que j'écris. Utiliser la langue arabe comme un instrument de communication ordinaire me demanderait vingt ans d'apprentissage pour arriver à lire des livres que je peux lire en traduction. Cela ne réparerait rien de toute façon, et cela serait une instrumentalisation de la langue du père, de l'arabe de mon père qui est sa langue à lui, la langue de ses femmes.

Le fait que la langue qui n'a pas été donnée soit la langue du père, rend effectivement cette séparation d'avec cette langue-là, d'avec la langue de cette terre-là, définitive et irrémédiable. C'est parce que c'est « la langue des hommes » d'abord, ou du moins que c'est ainsi que la fillette l'identifie, qu'elle a été un instrument de rupture, et donc de mise à l'écart de l'univers patriarcal qui régit le peuple algérien colonisé. « Mon père riait en arabe avec des hommes inconnus. Ce qu'ils racontaient les faisait rire, je ne savais pas, je ne saurai pas ce qu'ils se disaient alors... » Mais c'est aussi la langue de la résistance, de la révolte et du désir. Ce que les hommes pressentent en eux d'irréductible lui appartient. C'est la langue de leur identité encore inconnue. Ses sonorités auxquelles certains colonisateurs se familiariseront par amour de cette langue ou bien afin de mieux approcher une population qui ne se soumet pas, sortent du ventre, de la gorge de ces corps que l'on voudrait bien encerclés, colonisés. A travers elle ils demeureront inviolés.

« Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il ne dit pas dans la langue étrangère, il aurait parlé à ses enfants de ce qu'il tait, il aurait raconté ce qu'il n'a pas raconté, non pas de sa vie à lui, un père ne parle pas de sa propre vie à ses enfants, il respecte la pudeur,

## À CIEL OUVERT

l'honneur, la dignité, et eux aussi, il le sait, ils le savent, non, de sa vie il n'aurait pas parlé, mais les histoires de la vieille ville marine, les légendes, les anecdotes du petit homme rusé qui se moque des puissants et ça fait rire les faibles, les pauvres, il aurait raconté les ancêtres, le quartier, vérité et mensonge, il aurait ri avec ses enfants dans sa langue et ils auraient appris les mots de gorge, les sons roulés, répétés, articulés encore et encore, maître d'école dans sa maison, ensemble ils auraient déchiffré, récité, inscrit sur l'ardoise noire les lettres qu'ils ne savent pas tracer. »

★ : Peux-tu reprendre pour toi l'expression « langue maternelle » puisqu'en ce qui te concerne il s'agit de la langue paternelle et ensuite aussi de la langue des femmes ?

L.S. : Cette expression de langue maternelle n'est peut-être pas juste, mais si l'on pense aux couples mixtes par exemple, l'enfant apprend la langue de sa mère d'abord. C'est toujours d'abord la langue de la mère qu'on apprend, on la possède avec le lait. Quand ce n'est pas la langue du père, il a à transmettre de son côté une langue, comme une mère, et il ne l'a transmis pas car il n'est pas la mère justement. Et lorsque l'on est dans une situation coloniale, c'est-à-dire de rapport de dominant à dominé, c'est encore plus compliqué. Une langue qui n'a pas été transmise dès la petite enfance, ne peut pas se transmettre. Elle ne peut plus se transmettre.

Après avoir parlé avec Cécile Oumhani de son dernier livre *Un jardin à la Marsa*, il me semblait déjà évident que la perception et les ressentis de la langue d'origine sont différents

## JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Le père s'il parle dans sa langue à ses filles et à ses fils racontera l'histoire, la civilisation de son pays et en communiquera la culture sans doute, l'art peut-être si sa sensibilité l'y autorise. Sa langue sera celle d'une société et d'un peuple en devenir. La mère offrira les berceuses, les contes et les légendes, ce qui va plonger dans l'imaginaire et la sensualité de la langue. Elle dira comment faire les gâteaux aux dattes et au miel et comment mêler le ghassoul au henné pour laver les cheveux, comment peindre les poteries avec les terres de couleur et comment choisir les tissus pour les sarouals, les bijoux et les parfums. La langue des femmes est conteuse, charnelle et familière elle garde la maison, maternelle et amoureuse elle initie le corps, intime et poétique elle permet le va-et-vient entre l'enfance et le moment où il faut apprendre à dire autrement ses émotions.

Le corps du père gardera les secrets de la langue par amour pour sa terre et pour son histoire, par amour et par fidélité à son peuple colonisé, dépossédé, humilié. « Mais les enfants, ses enfants, nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle... »

★ : Ton père n'a-t-il pas été fidèle à sa langue en ne la transmettant pas ?

L.S. : C'est ce que je pense. D'une certaine manière il a gardé quelque chose à lui. Probablement, cela devait être une manière de fidélité puisqu'il n'avait pas épousé sa cousine. Ma grand-mère avait dû choisir une cousine pour lui, il était l'aîné des garçons. Il a donc accompli l'infidélité de corps, l'infidélité d'amour. On n'épouse pas sa cousine par amour. Il a trahi la décision des femmes. La stratégie matrimoniale appar-



À CIEL OUVERT

tient aux femmes dans la tradition patriarcale. Les femmes obéissent à la loi des chefs, des patriarches.

C'est complexe car je crois que vraiment, mon père a aimé la langue française. Il a aimé l'école parce que c'était un enfant brillant qui aimait apprendre. Il a aimé la langue étrangère. C'est quand même une démarche intéressante de la part d'un Algérien d'une famille noble même si elle était pauvre, d'aller vers l'autre. C'est un geste d'hospitalité.

Evidemment, à un moment donné on l'analyse comme de la trahison. Mais à l'époque où mon père est enfant, je ne suis pas sûre qu'on puisse parler de trahison.

La part d'amour est importante. Pour moi elle est primordiale. L'amour de la langue française et de la littérature française. Mon père parlait mieux le français que les Français d'Algérie et connaissait mieux la littérature française que la plupart d'entre eux.

Et son choix d'amour sentimental c'est une Française, et une Française de France. Ça veut dire une Française qui n'est pas directement liée à la colonie. Une Française qui représente la France avec le grand « F » mythique et mythologique.

Et en même temps quand on fait silence sur sa propre langue, ça veut dire qu'on fait silence sur une histoire millénaire, sur une civilisation, sur tout ce qui se transmet avec la langue. Ce silence c'est le silence du sacrifice. Il a, d'une certaine manière sacrifié sa mère à sa femme. En même temps le fait qu'il fasse le choix absolu du français, de la France pour ses propres enfants, on peut l'interpréter aussi comme une sagesse. C'était l'idée que nous serions de ce côté et puis voilà tout.

★ : Le fait de garder sa langue pour lui était son acte

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

de résistance. Il était dans deux amours contradictoires, alors, que faire ?

L.S. : Oui, c'est cela, et c'est pour cela je crois, que ma mère n'a pas aimé ce livre. Elle a compris beaucoup de choses que j'ai finalement dites. Et beaucoup de choses qu'elle peut avoir prises à la fois contre elle et contre mon père. C'est-à-dire contre leur accord mutuel, amoureux, de nous priver d'une langue.

« Aïsha et Fatima, dans la maison de ma mère, ont parlé sa langue. Comme par miracle... la science de l'institutrice modèle, ma mère, s'est transmise, d'abord à Aïsha, la plus vive disait-on, puis à Fatima, un peu lente, je ne me rappelle pas les avoir entendues parler une autre langue, dans la cuisine, les chambres ou la buanderie, elles disaient la *bianderie*, ma mère donnait les ordres, expliquait, patiente, avant de rejoindre les cinquante garçons de sa classe, ma mère, de la langue arabe, n'a appris que les noms de ses élèves et les prénoms des femmes qui travaillaient dans la maison, avec qui elle travaillait aussi. »

« Aïsha et Fatima, analphabètes... » « Elles n'avaient pas de nom de famille... » lorsqu'elles travaillaient comme bonnes dans la maison de la mère elles n'appartenaient donc à aucune généalogie répertoriée, comme la plupart des femmes d'Algérie à cette époque. Elles existaient hors d'une origine familiale précise et avec une langue uniquement orale, sur un territoire aux limites floues, comprises entre « les villages nègres » et un département français d'outre-mer. Aïsha et Fatima ne possèdent pas plus de nom en propre que l'Algérie

À CIEL OUVERT

à ce moment de son histoire. Ont-elles la moindre notion de la géographie de ce paysage qui est leur ? Ont-elles notion d'être d'une terre, d'un peuple, d'une histoire ? Elles appartiennent à cette terre « Interdite » dans leur langue. Cette terre que certains parmi les hommes d'Algérie apprendront à nommer « Algérie » de la bouche des instituteurs dans les écoles de la République, à travers la langue française.

Pour les femmes et pour les hommes, le rapport à une langue du « dedans », l'arabe, et à une langue du « dehors », le français, est très différent.

★ : Tu parles à un moment de « la forteresse de la langue française », ce qui est exact, il était même interdit de parler l'arabe ?

L.S. : Dans la maison de ma mère, l'arabe n'était pas interdit, il n'était pas là. Il était là par effraction. Il était là dans les personnes d'Aïsha et de Fatima qui aidaient ma mère au ménage dans la maison. Mais ma mère ne pouvait pas s'empêcher de leur apprendre le français. Et elles ça leur plaisait d'apprendre le français de la communication domestique. Là aussi, elles ne parlent pas l'arabe, ou elles parlent l'arabe de temps en temps pour expliquer une chose un peu compliquée en français. C'est-à-dire que mon père va faire l'intermédiaire entre ma mère et elles. De même qu'il aura toujours fait l'intermédiaire entre ma mère et sa propre mère, ainsi que ses sœurs, quand on va à Ténès.

★ : Etrange non, de ne pas pouvoir non plus échanger le moindre mot avec les femmes de la famille de ton père ?

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

L.S. : Pourquoi étrange, c'était comme ça. Et d'ailleurs, moi j'aimais ça. On était enfants et quand on est enfant on n'a pas forcément besoin de deux langues. Je savais que c'étaient mes tantes et ma grand-mère et j'avais l'impression de communiquer avec les femmes qui étaient là, et avec cette jeune sourde muette qui était comme une fille adoptive d'une des tantes. On n'avait pas besoin de parler. La communication se faisait à travers autre chose, par l'ombre. Moi j'ai un souvenir vraiment heureux de ces visites à Ténès, rien ne manquait de ce point de vue-là.

★ : Ce qui m'intrigue, concernant Aïsha et Fatima c'est quelle est la part du réel et de l'imaginaire ? La présence des femmes dans ton récit est très forte, elle n'a pas pu être inventée me semble-t-il ?

L.S. : Ça m'amuse que tu me demandes ça parce que ma mère m'a demandé si j'avais rencontré le fils de Fatima. Ça c'est vraiment l'effet du réel de la fiction. Le fils de Fatima, je ne sais même pas s'il a existé, Je ne sais pas si Fatima s'est mariée, si elle a eu des enfants. Je sais qu'Aïcha s'est mariée car elle a quitté la maison, mais j'ignore son nom de famille.

Donner des fils à Fatima, même si ce sont des fils adoptifs, ça m'a plu. Qu'un des fils prenne le maquis et cherche à tuer le maître d'école, c'était possible. Cela ne s'est sans doute jamais passé pour mon père, mais c'était une éventualité. Des instituteurs indigènes de langue française ont été assassinés, on le sait. Pour moi la fiction était utile pour dire la complexité de la situation de mon père. D'une part le fait qu'il a été véritablement sur les listes de l'OAS, et d'autre part qu'il ait été possible qu'il soit sur celles des combattants du

À CIEL OUVERT

maquis.

★ : D'accord, mais tu ne t'en arrêtes pas là puisque lorsque ton père est en prison, il retrouve ce jeune maquisard et il va lui apprendre le français...

L.S. : Là il s'agit d'une des rares choses que mon père m'ait racontées. Quand il était en prison, il y avait des jeunes gens probablement du maquis, dans sa cellule et il leur a appris le français. Et dans la fiction, ce jeune homme que mon père enseigne en prison devient comme une sorte de fils adoptif par la langue. Ça non plus ça n'a pas dû plaire à ma mère. Mon père a un fils, mon frère, auquel il n'a rien transmis non plus. La chaîne de la transmission s'est arrêtée. D'une certaine manière mon père a abandonné ses prérogatives de patriarche. C'est un double mouvement, celui de pousser ses enfants vers la modernité, vers l'Occident, et en même temps il les a privés de la part orientale.

Ce sont également certains des effets de la colonisation. Mon père a intégré l'infériorisation imposée par le fait colonial. Et le fait qu'être arabe et musulman, appartenir à cette culture et à cette civilisation c'était une valeur moindre. Toute sa génération a été aliénée de cette manière-là, même si mon père et d'autres ont formé aussi des agents du FLN, certains futurs cadres de l'Algérie indépendante.

La langue déniée est pourtant présente partout puisque le peuple algérien la parle et l'entend. La langue resurgit là où l'on ne l'attend jamais et où elle affirme sa puissance fougueuse, sa vitalité intime, elle s'exprime à travers la violence et la sexualité dans la rue, dans l'espace que le peuple a toujours appréhendé comme sien, lieu de la fête, de l'af-

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

frontement, de l'insurrection. Elle est aussi le territoire des jeunes garçons algériens pour affirmer leur relation au corps de l'autre.

« Nous devions, mes sœurs et moi, marcher à travers les rues en terre, de la boue en hiver, avant le goudron tardif, jusqu'à l'école des filles, le collège ou le lycée. Mon père n'a pas entendu les mots criés vers nous, contre nous. Les mêmes, à l'aller et au retour. Les petites filles étrangères qu'on insultait à distance, les filles du directeur qu'on n'approchait pas. Je savais, mes sœurs aussi, nous n'en parlions pas, ni à ce moment-là, ni plus tard lorsqu'elles ont lu ce que j'ai écrit pour raconter la terreur quotidienne, la mienne, la leur. »

★ : Ces insultes dont tu parles, que vous envoyaient en arabe de jeunes garçons à tes sœurs et à toi sur le chemin de l'école, comment interprètes-tu cela ? On ressent dans les récits que tu en fais une douleur toujours présente, est-ce exact ?

L.S. : Ça je l'ai raconté à plusieurs reprises mais ma mère n'y croit pas. Ma sœur cadette Lysel qui a un an de moins que moi, dit qu'elle ne se rappelle pas que c'étaient vraiment des insultes. Elle dit qu'elle entendait cela comme des mots de séduction. Ma jeune sœur Danièle, elle se rappelle tout à fait bien que c'étaient des insultes et que je n'ai pas inventé. Ma mère pense que je l'ai inventé parce qu'elle ne l'a jamais su. Mais je n'ai rien inventé.

J'ai écrit ce livre dans le plaisir parce que je pense que c'était important pour moi de l'écrire. Je l'ai écrit sans douleur,

À CIEL OUVERT

et sans souffrance. Cela ne veut pas dire que dans ce qui est écrit il n'y ait pas de blessure. Je parlerais de blessure plus que de souffrance.

★ : C'est un livre de blessures et de silence. Tu n'as pas parlé à ce moment-là à tes parents de ces insultes, tu n'en as jamais rien dit ? Et vous n'en parliez pas entre sœurs ?

L.S. : Non. Non, puisque même maintenant quand on en parle on n'est pas du même avis. Mais je répète que je n'ai rien inventé. Quelque chose, un point d'enfance reste comme cela en mémoire, fixé pour toujours et l'on n'arrive pas à le défixer. Cette façon dont nous nous faisons agresser sur le chemin de l'école est un épisode que j'ai raconté plusieurs fois dans des textes différents avec des variations. C'était aussi la langue des garçons qui véhiculait cela, et cette langue des garçons c'est la langue de mon père. C'est troublant...

★ : Oui, c'est la langue de ton père qui sert à vous insulter...

L.S. : Oui, et c'était accompagné de gestes... La langue de mon père devient une langue de l'agression. La langue de la cruauté de ces garçons en face de trois petites filles désarmées. C'étaient de petits sauvages. Mes parents ne pensaient pas que cela soit possible parce que dans leur idée ces garçons venaient à l'école. C'étaient des élèves de l'école et donc ils ne pouvaient pas se comporter comme ça. Mes parents ne voyaient pas la différence entre le dedans et le dehors. Le dedans protégé, et puis, le portail franchi, c'était le dehors,

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

c'était la rue, c'était l'étranger. Un étranger agressif. Je pense avoir compris que ces insultes étaient sexuelles. Je le sais et je le savais.

★ : Pourquoi n'en as-tu jamais parlé alors ?

L.S. : Peut-être pensais-je qu'on ne me croirait pas, que ça n'était pas si grave que ça... Je ne sais pas... Il n'y a jamais eu de faits physiques... En tout cas, je pense avoir vécu cela comme un traumatisme et s'il n'y avait pas eu les femmes, j'aurais eu un rapport beaucoup plus problématique avec la langue arabe, et peut-être si problématique que je n'aurais pas écrit. Quand la langue est une langue d'insulte et qu'on te blesse à travers elle, ce peut être beaucoup plus profond qu'on ne croit. Et si rien n'est adouci tu n'as pas accès à quelque chose de cette langue.

On était dans un quartier arabe, et ce sont les femmes que j'ai entendues. Je n'ai jamais vécu avec les femmes arabes, excepté Aïsha et Fatima, mais j'ai entendu une autre langue que mon père parlait avec les mères des élèves qui venaient le voir. Ce village était un village de colonisation et l'école était la seule pour les enfants arabes musulmans, les fils des ouvriers agricoles.

Ainsi j'entendais mon père parler avec ces femmes, de même que je l'entendais parler avec sa mère, avec ses sœurs. Et j'entendais les femmes parler entre elles mais je n'ai jamais cherché à comprendre. Nous jouions mes sœurs et moi avec les petites filles du quartier, elles venaient dans la cour jouer à la marelle. Elles ne parlaient pas français puisqu'elles n'allaient pas à l'école. Et nous ne parlions pas arabe. Mais on s'entendait. Il y a des mots que je connais. Que je reconnais.



À CIEL OUVERT

Et quand je les entends aujourd'hui j'aime bien ça.

★ : On peut peut-être dire que tu as la musique de la langue mais pas le sens ?

L.S. : Je ne veux pas en avoir le sens pour y mettre le mien. Ecrire c'est mettre le sens qui est le mien et il est probable que le sens que j'ai mis moi dans ce livre ne convient pas à ma mère ni aux Algériens. Même si j'ai eu le prix de l'amitié franco-algérienne. Mais aucun Algérien ne m'en a parlé.

★ : C'est encore le silence qui continue ?

L.S. : Oui c'est le silence... Pas un mot. Et pourtant j'ai parlé de choses où les Algériens peuvent se retrouver.

En Tunisie, à propos de la dernière phrase de mon livre « ... la voix de la terre et du corps de mon père dans la langue de ma mère... », un homme m'a dit que j'avais souillé mon père et mon pays.

C'est une volonté de ne pas savoir. Je réécris l'histoire qui m'est inconnue ou dont je connais des fragments en lui donnant d'avantage de vérité. C'est sans doute ce qui gêne.

Ce lieu du dehors est l'espace du conflit entre le désir des hommes algériens d'être des hommes à part entière en se libérant de la colonisation, et leur impuissance à passer à l'acte face à des forces de répression que l'on connaît, tant que la guerre d'Indépendance n'est pas déclarée ouverte. Alors la cruauté des mots cèdera la place aux gestes déterminant l'impossibilité d'une alliance entre Algériens et Européens d'Algérie par la suite. Quels qu'aient été les désirs des uns et des autres, les violences et les inégalités sociales engen-

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

drées par le fait colonial avaient brisé au départ le pont fragile qu'une langue et une culture de « l'entre-deux » rives, celles que Jean Sénac et Jean Pélégri au sein de la revue *Novembre* appelaient de leurs vœux avaient essayé d'inventer. De même, la langue française choisie par amour par le père et apprise avec amour au fils de Fatima ne servira jamais de lien réel entre les êtres sur la terre algérienne. Elle demeurera la langue de la fiction et des histoires.

« Je n'irai pas à Hennaya ou j'irai dans le silence, je tournerai autour de l'école, sans oser passer la porte de bois clouté ou le portail de la cour. La nuit, dans mes rêves, je reviens, j'entre dans la maison, tout a changé et je pleure. Non. Je n'irai pas. Même sachant l'arabe que je n'ai pas appris, je n'irai pas. (...) »

Et si, contre toute raison, je revenais à Hennaya ? De l'autre côté de la frontière, l'esplanade de terre rouge séparait l'Europe de l'Afrique... J'irais dans le quartier arabe et dans la petite Afrique je chercherais Aïsha, Fatima. Je ne referais pas le chemin, je crois que je n'irais pas au village européen. (...) »

★ : Et pourquoi considères-tu que le pays natal est pour toi une terre interdite ou que tu t'interdis ?

L.S. : Parce que je sais que profondément ne parlant pas l'arabe d'une part et de mère française d'autre part, je ne serai pas la bienvenue. Je veux qu'on m'accepte telle que je suis. Je suis le produit de ce croisement. Et je ne vais pas faire semblant. Donc j'irai pour moi, alors que j'aimerais bien pou-

À CIEL OUVERT

voir dire que j'irai pour d'autres que pour moi. Pour ceux qui vivent en Algérie aujourd'hui.

Et puis peut-être ai-je besoin de l'Algérie absente, de l'Algérie hors réel pour écrire. Et je pense que le jour où j'irai en Algérie de la manière dont je veux y aller, j'irai en pensant que je n'ai plus à écrire. Je ne sais pas si ce sera vrai ou non mais je crois que ce sera vrai... Ce qui ne veut pas dire du tout que je ne m'intéresse pas à l'Algérie contemporaine, mais que j'ai besoin de l'Algérie éloignée physiquement.

Je ne sais pas ce que serait mon rapport avec l'Algérie humaine. Car j'ai eu ce rapport vrai avec les femmes au moins, dans mon enfance. Toutes les femmes que j'ai mises en scène dans mes romans, je ne les ai pas connues, je n'ai pas vécu avec elles, je les ai approchées et c'était une énorme présence. Donc c'est étrange... Ma crainte serait justement de ne pas trouver ça. Et je pense que je ne trouverai pas ça parce que c'est de la fiction.

★ : Ton lien aux femmes d'Algérie m'a fait penser à celui d'Hélène Cixous dans *Les rêveries de la femme sauvage* avec Aïsha, quelque chose de charnel qui évoque la terre mère ?

L.S. : Oui, la terre mère de Jean Pélégri.

★ : C'est ça, « Ma mère l'Algérie ». Et pourtant chez J. Pélégri, la transmission par la lignée des hommes et du père est très importante.

L.S. : Oui, mais la terre algérienne passe par sa mère l'Algérie, cette femme qu'il fait parler, qui est une Algérienne. Une femme du peuple.

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

Et moi je n'ai pas envie d'être perçue là-bas comme une étrangère. L'Algérie c'est mon pays. C'est mon pays natal, le pays de mon enfance, de mon adolescence. Je ne suis pas une étrangère mais je serai toujours perçue comme une étrangère. Beaucoup plus qu'en France.

En France je ne suis perçue comme étrangère que parce que je m'affirme sous le nom du père.

★ : Ecrire sous le nom de ton père c'est une réappropriation, j'imagine ?

L.S. : Bien sûr. Mais beaucoup de femmes du Sud aujourd'hui prennent encore un pseudonyme. Et moi je fais un travail de reconstitution comme s'il y avait eu une tribu alors qu'il n'y avait pas de tribu.

Mon père est l'étranger bien aimé et là aussi j'aime que ce soit l'étranger. J'aime que ce soit l'étranger parce que ma mère l'a aimé comme étranger, de même que mon père a aimé ma mère comme étrangère. Il est vrai que parmi tous les hommes de la génération de mon père que j'ai connus, il était exceptionnel dans sa modernité. Premièrement épouser une Française, ensuite élever ses enfants sans religion, ni musulmane ni catholique, c'était impensable.

★ : Tes parents avaient une réelle complicité en ce domaine. Ils ne vous ont jamais donné aucun enseignement religieux ?

L.S. : Non, leur religion à eux, c'était la laïcité. Et ça, ils nous l'ont transmis. Mon père m'a transmis des valeurs qu'on peut d'ailleurs retrouver dans la qualité de ce qui fait l'Islam. La

## À CIEL OUVERT

tolérance, la générosité, l'hospitalité, l'attitude à l'égard du savoir. Pour mes parents et ceux qui étaient comme eux, ces valeurs pouvaient remplacer Dieu.

Outre le silence de la langue, pour moi il y a eu aussi le silence sur Dieu. Ce silence de part et d'autre m'interdit Dieu. En tout cas je pense que quelque chose manque. Même si j'ai lu des quantités de livres pour connaître ce qu'on ne m'a pas donné, il y a une sensibilité que j'approche de manière intellectuelle uniquement. Et le détour par les femmes de mon père c'est encore une façon d'approcher quelque chose de Dieu et de la religion par l'Islam qui m'étonne et qui est là. Je sais que c'est là à l'œuvre dans ce que j'écris alors que j'ai toujours vécu sans. Quelque chose est passé de ce côté-là, du côté de mon père.

Et si j'avais eu envie de me convertir lorsque j'étais enfant, j'aurais encore dû faire un choix. Entre l'Islam et le Christianisme. Là aussi c'était choisir l'un contre l'autre.

Comme les femmes que je mets en scène et que j'aime sont des femmes du peuple, la plupart du temps analphabètes et qui finalement ressemblent à la mère et aux sœurs de mon père, leur religion c'est la religion musulmane. Et quand j'accorde une telle attention à quelqu'un comme Isabelle Eberhardt, c'est ça aussi. C'est son approche de l'Islam qui me touche. Je peux me permettre ça dans la fiction. Mais moi comme personne, comme sujet, je ne me convertirai à aucune religion que ce soit. Je ne le ferai pas parce que j'ai la fiction justement.

La langue du peuple n'est pas forcément celle des livres, ou du moins il se l'approprie à sa façon. Ce qui se dit dans la rue, dans les cités, à l'intérieur des cafés entre hommes,

JE NE PARLE PAS LA LANGUE DE MON PÈRE

ou au hammam et dans les maisons lorsque les femmes se retrouvent ensemble, cette langue sans cesse en mouvement par sa propre dynamique, brute et sauvage comme le souffle du Sirocco balayant les morceaux d'un journal déchiré sur un trottoir, cette langue du Rap et des contes que l'on écoute encore dans les villages lorsque la nuit est tombée et que les femmes racontent, c'est elle qu'il faudrait apprendre et écrire parce que c'est elle qui dit l'avenir d'un pays.

« Un jour tout va exploser. Le Clos-Salembier, c'est une bombe... Croyez-moi. Les Algérois ont peur du Clos-Salembier, là-bas, on se promène pas. C'est pas beau comme au Club des pins... chez les riches, c'est gardé, on n'entre pas au Clos-Salembier, on n'a pas besoin de gardien... » Il avait raison. Les jeunes révoltés sont partis de là, presque tous, les plus durs, là où c'était interdit pour eux, ils ont tout cassé. C'était en 1988. Le patron a baissé le rideau du garage, il a eu peur. Ils ont envahi le centre ville. Des jeunes, des jeunes, partout, ils criaient, on comprenait pas bien, ils ont pris d'assaut les immeubles administratifs, en bandes, ils n'avaient pas peur, la police était débordée, ils ont occupé les bureaux, ils ont tout lancé par les fenêtres, c'était pas pour voler, c'était pour détruire, les machines à écrire, les téléphones, les télés, les dossiers, les livres, les livres aussi, les rues étaient pleines de papiers imprimés, certains précieux, c'est sûr, ils s'en foutaient... (...)

L'armée contre des civils, des enfants, ils étaient très jeunes, la majorité. Cinq cents morts. Un pays qui tue ses enfants. » (...)

## À CIEL OUVERT

★ : Et la présence dans ton récit au niveau de la fiction du second fils de Fatima, militant islamiste vivant dans une cité de la région parisienne, fait sans doute allusion à une des réalités actuelles qui pose question aux jeunes sur leur origine ?

L.S. : Bien sûr et ça m'intéressait de faire le lien entre l'histoire passée et contemporaine. Cela faisait longtemps que j'avais envie d'écrire sur le personnage de Khelkal qui me touche de manière romanesque. C'est l'oblitération de la transmission d'une culture d'origine qui provoque la surenchère. Les jeunes qui adoptent l'islamisme comme endoctrinement y sont obligés pour exister. Et tenir compte sérieusement dans l'école de l'histoire de l'esclavage, de la colonisation et de l'immigration est extrêmement important. C'est le seul lieu où il est possible de transmettre cela, de le faire comprendre pour éviter ce genre de dérive. Il n'y a aucune raison que les enfants d'immigrés soient dans ces choix-là. Ils sont partie intégrante de la société française.

Et si le second fils de Fatima retourne en Algérie, c'est peut-être justement pour se ressourcer auprès des femmes et chercher quelque chose auprès d'elles qu'il n'a pas trouvé ailleurs et qu'elles pourront lui accorder ou lui donner. C'est dans ma mythologie de croire que si l'on a choisi un combat perdu, un des moyens de se retrouver c'est de revenir à la maison. Ça donnera à réfléchir et ça procurera un peu de repos et d'apaisement. Et la présence face à lui, non seulement de sa tante Aïsha mais de la petite fille qui l'accompagne va peut-être faire se demander à cet homme : « qu'est-ce que je fais pour elle ? »

